

*Georges Ruffieux*<sup>1</sup>

## **Récit de voyage<sup>2</sup> à Naiguata (Vénézuéla) en 1929**

En mission au Vénézuéla pour travailler comme monteur à la construction d'une usine électrique, Georges Ruffieux raconte son voyage et son séjour de 10 mois à Naiguata, en 1929

---

1 Fils de Tobi-di-j-élyudzo. Pour voir la fiche généalogique de Georges Ruffieux:

<http://www.deleze.name/antoINETTE/Genealogie/Ruffieux/ng/36.html>

2 Publié par Antoinette et Marcel Délèze-Seydoux en 2010 sur le site <http://www.deleze.name/antoINETTE/>

### En traversant la « gouille »<sup>3</sup>

Quand j'étais « pommeau »<sup>4</sup> de 1910 à 1914, un ouvrier âgé d'au moins 50 ans m'a raconté les péripéties de son voyage à Trinidad. Il m'avait donné des détails intéressants sur le bateau qui l'avait emmené là-bas, "Le Pérou" ! C'était alors un beau petit bateau, presque neuf, avec une seule hélice et deux cheminées. Les machines marchaient au charbon. Il y avait à bord trois classes de passagers etc, etc.

J'étais loin de me douter alors que, 18 ans plus tard, je prendrais le même bateau pour effectuer, à peu de chose près, le même voyage : St. Nazaire, les Açores, la Guadeloupe, la Martinique, Sainte Lucie et La Guayra<sup>5</sup>, en 14 jours. Mais alors, le petit bateau de 1910 n'était plus qu'un petit sabot démodé, fumant et soufflant péniblement. Il devait partir en pleine grève avec un équipage de fortune insulté par les grévistes qui nous souhaitaient tout sauf bon voyage ! La mer, elle, était d'un calme de velours. Au dire des habitués, cela n'était pas un bon présage. Nous étions en mars et, par un froid de canard, nous avons fait, malgré tout, un bon départ. Je n'avais, pour tout bagage, qu'une modeste valise bien remplie, mais j'étais habillé chaudement. On m'installa donc dans une cabine de IIe classe. Quatre couchettes confortables, lavabos, sonnerie, etc. Nous sommes trois, j'ai comme camarades un jeune ingénieur agronome, allant en Argentine, et un monteur de machines à travailler le bois, allant en Colombie, tous deux Français. Le premier faisait sa troisième traversée, aussi avait-il bien à faire à répondre à toutes nos questions.

Le soir, au premier repas, nous étions seize personnes à table. Ce premier contact a été agréable parce que nous nous trouvions tous sympathiques. La majorité des passagers étaient des fonctionnaires des colonies avec leurs familles rentrant de vacances. Parmi eux se trouvaient un abbé noir, un jeune Russe, une jeune et jolie Créole, institutrice, avec son père. Deux petites filles complétaient heureusement cette grande famille. Après ce repas, qui fut un petit banquet, nous gagnâmes nos cabines pour y passer la première nuit. Fatigués par le remue-ménage de l'embarquement, nous nous endormions presque aussitôt.

Le lendemain matin, à 6 heures déjà, une main énergique brandissait une forte sonnette de bronze dans les couloirs du bateau. Réveillé en sursaut et très étonné, je me lève brusquement sur ma couche et " pan". Je n'avais pas compté avec le plafond garni de gros rivets dont les têtes se sont imprimées sur la mienne. Remis de mes émotions, je fis un brin de toilette qui calma ma douleur. Une fois prêts nous montons, mes camarades et moi, à la salle à manger pour le déjeuner. Ce second repas nous a permis de faire plus ample connaissance et de découvrir quelques nouveaux tuyaux sur la vie à bord. Nous allons ensuite, bien emmitouflés, nous installer sur les chaises longues placées sur le pont des IIe classes. De là, la vue, parlons-en, n'a rien de bien réjouissant. On a l'impression de naviguer sur un grand disque d'eau dont on a mille peines à quitter le centre. Les heures passent et les jours aussi, nous restons à la même place ! L'horizon se balance lentement de haut en bas et nous évitons de le fixer. Les mouettes qui jusque là nous avaient suivis ont déjà regagné la terre et nous nous sentons un peu comme abandonnés. Nous avons alors recours aux jeux classiques du bord. Nous en sommes vite lassés et, peu à peu, chacun de nous s'ingénie à faire passer le temps par quelques loufoqueries qui amusent tout le monde. Tout à coup, on s'aperçoit qu'il nous manque quelque chose ... de la musique ! Nous voilà tous indignés ! Pas de musique sur ce bateau, pendant quatorze jours de voyage sur un disque liquide perdu dans le bleu d'un ciel sans aucun nuage !

---

3 « flaque d'eau », manière comique de désigner l'« océan ».

4 apprenti

5 Port du nord du Vénézuéla, dont l'orthographe usuelle est « La Guaira ».

Nous allons tout de suite réclamer de la musique au Commissaire, nous sommes tous d'accord, les femmes surtout. L'une d'elles, qui en est à sa cinquième traversée, s'est chargée de cette requête. Le Commissaire, bon enfant, a fait tout son possible, il nous a dotés d'un minuscule gramophone et de quelques disques nouveaux. Nous étions tous très curieux de voir, c'est-à-dire d'entendre, ce qui allait sortir de cette boîte. Premier disque: "Ramona, j'ai fait un rêve merveilleux ...". Dernier cri du jour, quelque peu rabâché déjà dans la Métropole, mais presque inconnu aux Antilles. Toutes ces dames, qui voulaient à tout prix en avoir la primeur, s'armèrent d'un crayon et d'un papier pour en relever les paroles tout en se mettant bien dans la tête la musique assez agréable de prime abord.

Lorsque l'une d'elles savait la chanson par cœur, elle se retirait seule dans son coin pour figoler la perle de son répertoire, car elle se réjouissait d'épater ses amies restées aux colonies. Enfin, sur le bateau, ce fut "Ramona" par-ci, "Ramona" par-là ; certains messieurs même n'ont pu y résister et la mer, elle-même, commençait à danser ! Le navire tanguait de plus en plus, à la salle à manger sur chaque table, on avait fixé des cadres de bois avec des ouvertures réservées aux assiettes, aux carafes, enfin à tous les ustensiles fragiles contenant un liquide. La plupart des sièges avaient été assurés au plancher. Nous avons compris, la mer se fâchait ! Cela a d'ailleurs totalement changé la vie à bord. A tout instant on voyait un des passagers, son mouchoir à la main, descendre l'escalier conduisant aux cabines. Il ne réapparaissait que trois ou quatre jours plus tard, jaune comme un chinois. J'en étais un !

Le personnel du bateau avait bien à faire de courir d'une cabine à l'autre pour soigner tout ce malheureux monde qui n'avait plus envie de chanter, pas même Ramona !

Au bout de cinq jours, la mer reprit le calme et la vie à bord redevint normale. Malgré cela le temps paraissait long, aussi allions-nous plus souvent consulter la position des petits drapeaux qu'un officier venait planter sur la carte du parcours affichée dans le hall. Tous les jours, à midi, au coup de sirène, on nous communiquait le point et c'est à ce moment que nous réglions nos montres. Comme nous naviguions vers l'équateur, le froid avait fait place à la chaleur, les ventilateurs marchaient et les passagères se "dénudaient" chaque jour un peu plus. Nous assistions à un vrai défilé des dernières nouveautés, dénichées en la Métropole. Chacune tenait à paraître sur le pont avec le dernier cri du jour ! Nous, les hommes, faisons durer la sieste sur les chaises longues car le tableau en valait la peine.

Les poissons volants, que nous apercevions effleurer les vagues, nous indiquaient que la terre approchait et que le voyage en mer touchait à sa fin.

A bord, les événements se précipitent comme s'ils étaient prévus par un programme et il ne nous reste plus assez de temps pour les suivre tous. Un matin, alors que nous écoutons avec plaisir un garçon de cabine chanter l'Angélus de la Mer, de sa belle voix, nous sommes soudain pris d'une panique qui gagne tous les passagers.- Que se passe-t-il ? Nous coulons ? Non, c'est simplement un paquebot qui croise le nôtre. Quel événement ! Enfin nous voyons autre chose que cette stupide ligne d'horizon sans fin. Nous ne sommes plus seuls sur ce grand disque mouvant. Notre capitaine ordonne trois coups de sirène pour saluer le nouveau venu, qui répond aussitôt. Comme des naufragés abandonnés sur une île déserte, nous agitions tout ce qui nous tombe sous la main, mais le bateau passe, dédaigneux, disparaît au loin, et nous laisse à nouveau seuls sur la mer ! Cette vision a tout de même semé un peu de vie sur le pont. On commente beaucoup le sujet lorsqu'une nouvelle surprise, non moins agréable, nous oblige à dérouiller un peu nos jambes. Une charmante petite fille nous invite à la suivre jusque dans un local réservé aux différents animaux qui font le voyage avec leurs maîtres. Elle nous conduit vers une sorte de berceau, dans lequel se débattent quatre mignons petits chats avec leur mère. Ils ne sont âgés que de quelques jours, mais ils nous amusent par leurs cabrioles. Nous profitons de visiter ce zoo flottant où se trouvent également des chiens, des oiseaux et

même des singes. Un gardien spécialisé soigne ces bestioles qu'il est interdit de garder dans les cabines.

Le lendemain quelques passagers font des préparatifs de départ ... pour l'arrivée ! On nous annonce la terre, mais nous n'apercevons rien de nouveau à l'horizon. Comme nous avons tous fait assez bon ménage sur ce bâtiment, et que nous regrettons déjà de nous quitter, nous échangeons des adresses comme si nous avions vécu plusieurs années ensemble. Le papa noir, qui a eu beaucoup de peine à surveiller sa jolie fille chocolat pendant toute la traversée, est heureux d'arriver au bout de ses peines. Des amours sont nées sur ce navire, vivront-elles aussi longtemps que les petits chats ?

Chez chacun la bonne humeur fait place peu à peu à un certain énervement. Tout-à-coup, la voix de l'ingénieur agronome se fait entendre. Terre ! Terre! (Bien sûr, cela le concerne, la terre !).

Et en effet à droite, pardon à tribord, nous apercevons la Guadeloupe qui se dessine toujours plus nette à nos yeux.

Notre bateau, dont on préfère taire la vitesse normale, ralentit déjà. On distingue très bien maintenant les habitants affairés sur le port. Nous sommes à Pointe à Pitre et, comme la mer n'est pas assez profonde en cet endroit, nous stoppons à environ 200 mètres de la côte. Le "Pérou" paraît immense à côté des chaloupes de la Police et de la Santé qui l'accostent. Les formalités d'usage terminées, nous assistons au débarquement de quelques passagers qui nous quittent définitivement. Ils descendent le grand escalier que l'on a déroulé le long de la coque et s'installent dans des barques qui les ramènent à terre. A ce moment, des jeunes gens farceurs entonnent la fameuse chanson "Ramona", dernier adieu à une dame qui a eu tellement de peine à l'apprendre par cœur !

On nous avise que nous pouvons quitter le bâtiment pour quelques heures et visiter la ville. Quelle joie ! Poser enfin nos pieds sur la terre ferme, sur une de ces îles dont on a si souvent entendu parler dans des contes inoubliables. Des boys noirs, ou presque, sont déjà là, pieds nus, avec leurs canots. Pour une modeste somme, ils nous amèneront à terre. Nous nous entendons avec eux et ... départ !

Je profite de ce petit voyage en canot pour goûter l'eau de la mer ; elle est vraiment trop salée pour mon goût ! Nous voilà enfin à terre mais, ô surprise, lorsque je fais mes premiers pas sur le chemin, il me semble que mes jambes flageolent, et il s'en faut de peu que le mal de mer ne me reprenne. Mais le sol se stabilise enfin et, arrivés en ville, nous entrons dans un bar où une liqueur me remet d'aplomb. Nous nous ruons sur les cartes postales et les timbres afin de donner signe de vie aux nôtres. En portant notre courrier à la poste, nous traversons le marché. Il y a là des gens de toutes les couleurs, des blancs, des noirs, des bruns et même des gris-plomb. A part quelques blancs, presque tous sont pieds nus et très légèrement vêtus. C'est un marché pittoresque où l'on trouve tous les fruits des Iles et surtout des épices de toutes espèces. Les vendeuses noires se tiennent accroupies à la façon des tailleurs et présentent, sur des fonds de paniers posés sur le sol, des articles disparates inconnus chez nous. Leur langage est, pour nous, incompréhensible. En ville, par contre, nous sommes surpris d'entendre parler partout le français. Dans certains magasins, de jolies créoles servent la clientèle.

La plupart des maisons de la ville sont en bois et reposent sur des fondations de fortune. En 1928, un terrible cyclone en a balayé et mis en pièces plusieurs. Sur chacune des deux îles se trouve une petite chaîne de montagnes qui, je pense, offrent un couloir aux vents qui s'engouffrent dans le golfe de Pointe-à-Pitre.

Nous n'avons plus assez de temps pour pousser plus loin dans le pays, nous devons

malgré nous retourner au bateau. Mais en rentrant, nous risquons un œil sur la campagne environnante, en tout cas la végétation n'y fait pas défaut. On voit des attelages rentrant des récoltes vers la ville. De grands bœufs maigres, dont les longues cornes sont solidement fixées à des jougs trop lourds, traînent de grands tombereaux qui roulent sur des roues d'environ deux mètres de diamètre.

A la côte, les jeunes métis qui nous attendaient avec leurs barques nous ramènent à bord. A peine sommes-nous sur le pont qu'un coup de sirène annonce le départ.

Prochaine escale: La Martinique ! ... La Martinique c'est ça qui est chic! Oui, je me réjouis de voir cette île non moins célèbre. Eh bien, je ne serai pas déçu. Nous ne tardons pas à toucher le port de Fort de France, et le pays s'offre à nos yeux sous un aspect magnifique, forte végétation, plantations bien entretenues et, par-ci par-là, de grandes allées de beaux arbres. Un soleil du tonnerre, un vrai petit paradis, quoi. Toutefois, nous ne pouvons quitter le navire tout de suite, cela nous permet d'assister à plusieurs petites scènes assez pittoresques. Un autre bateau tout neuf, un vrai bijou, pas plus grand que le nôtre, le "Nova Scotia" vient s'aligner sur nous au port. Nous sommes alors en première loge pour admirer et entendre un orchestre spécial qui s'agite sur le pont avant de ce bâtiment. Cet ensemble est composé de gens de couleur qui chantent, en patois des îles, des mélodies plutôt tristes en s'accompagnant d'une batterie d'instruments bizarres marquant surtout le rythme. A les entendre, je suis un peu ému, il me semble entendre des plaintes de tous ces pauvres noirs, autrefois arrachés à leur tribu, emmenés comme du bétail dans ces îles et recevant, pour tout salaire, une maigre pitance et des coups de fouet ! Je pense alors que la Martinique est un paradis bâti sur un enfer.

Au loin, on aperçoit le Mont Pelé, ce vieux volcan fumant et boudant dans son coin. Il est toujours prêt, à l'occasion à faire des siennes.

Un officier nous annonce que les passagers peuvent profiter d'une escale de six heures pour visiter la ville et ses environs. Nous descendons à terre. Le bruit des cabestans puisant leur cargaison au fond des puits nous assourdit et nous oblige à parler haut. Déjà de solides négresses vont vider dans les trappes du navire les corbeilles de charbon qu'elles portent sur leur tête. A chaque passage sur les passerelles elles reçoivent un jeton de métal correspondant à leur salaire. Quelques pauvres noirs attrapent au vol les sous que leur lancent les passagers restés à bord. Nous nous hâtons de quitter cet endroit poussiéreux pour nous diriger vers la ville. Dès la sortie du port nous suivons une allée bordée de vieux arbres. De chaque côté se trouvent d'assez jolies maisonnettes en bois.

Le long du chemin nous rencontrons des gens de toutes les teintes, variant du noir au café au lait. Voici les premières maisons de la ville ; à l'angle d'une rue une jeune et jolie Créole vend des bonbons... et ne cache même pas les siens ! Plus loin, un agent de police, dont la peau semble avoir été passée au carbolinéum , donne raison à un jeune cycliste blanc qui vient, pourtant, de culbuter deux négresses. Au bord d'un chemin venant de la campagne, deux jeunes filles brunes s'installent et sortent d'un panier à provision des paires de bas et des chaussures ; elles les enfilent et reprennent leur route vers la ville.

Nous arrivons enfin au centre de la capitale qui n'a rien d'extraordinaire quant aux constructions, si ce n'est l'église qui se tient debout grâce à son squelette de fer que l'on n'a même pas eu la pudeur de dissimuler. Nous débouchons sur une assez belle place carrée. Il fait chaud, nous recherchons l'ombre dans un bar pour nous désaltérer.

Nous sommes cinq ; je crois être le plus âgé. Bien que nous ne sachions que peu de chose les uns des autres, nous nous entendons très bien. C'est un garçon de cabine du "Pérou" qui nous pilote et nous fait les honneurs de la ville. Les habitants sont en général

sympathiques et nous reçoivent avec plaisir, Leur langage est amusant. Ils aiment qu'on leur parle des choses de la Métropole. Chez chacun de nous, ils découvrent quelque chose de neuf pour eux.

A en juger par la beauté de certains types de métisses, on s'aperçoit que le mélange noir et blanc est assez heureux. Ici les filles arrivent au monde avec une permanente toute faite, et point n'est besoin de mise en plis par la suite.

Par mesure d'économie, nous décidons de retourner au bateau pour le dîner. Pendant le repas, nous commentons nos impressions. Chacun y va de son petit rapport et nous nous rendons compte qu'aux Antilles, comme ailleurs, tout n'est pas rose.

Après une courte sieste sur les chaises longues du bord, un garçon offre de nous piloter dans les endroits que nous n'avons pas su découvrir, c'est-à-dire dans les quartiers plutôt... noirs ! En effet, nous retournons en ville, mais changeons d'itinéraire. Notre guide nous conduit dans des rues habitées presque exclusivement par des nègres. Nous entrons dans un bar, genre de baraque en bois ; le personnel est d'ébène et presque en tenue de plage. Nous commandons des cafés. Je vois une dizaine de grands doigts gris-bruns laver en hâte quelques verres dans une eau douteuse et... hop ! les cuillères, le sucre, le café...- Voilà, Messieurs ! Mais, ô surprise, le café est très bon et chaud. Des jeunes filles, avec des lèvres comme des quartiers d'oranges, évoluent parmi nous en jouant de la prunelle et osant, par-ci par-là, des caresses à nous faire oublier la bible et l'enfer ! Nous ne perdons par le nord et après avoir dégusté notre breuvage nous quittons gentiment tout ce monde un peu troublant.

Plus loin, nous sommes reçus par une dame, une connaissance de notre cicérone, qui se croit obligée de nous gâter : punch et re-punch ! Comme je ne suis pas habitué à tant d'alcool, je propose au groupe de faire une "virée" en dehors de la ville afin de voir de plus près la campagne. Il ne nous reste pas beaucoup de temps et nous ne pouvons pas aller bien loin. Aussi, tout en nous dirigeant vers le port, nous suivons un chemin qui évite la ville. Une végétation assez dense nous protège de la chaleur et nous permet de terminer en beauté notre visite, hélas bien sommaire, de cette île. Nous arrivons au port en traversant un marché de bananes, d'épices, de muscat, de vanille, etc... servis par des métisses qui nous retiennent par les bras jusqu'à ce que nous nous décidions à leur acheter quelque chose.

Enfin nous remontons, presque à regret, l'escalier qui nous conduit au pont du bateau. Nous croisons les policiers qui ont fait le contrôle des nouveaux passagers et qui rentrent dans leurs pénates. Ils sont un peu boursoufflés par le bon petit banquet que leur ont offert les officiers du "Pérou".

Nous ne tardons pas à remarquer qu'il y a du changement sur les ponts de IIe et IIIe classe. En effet, une certaine catégorie de passagers provenant des îles, y est acceptée à prix réduit à la condition que personne ne se rende à l'intérieur du bateau. Ces gens s'amènent avec baluchons et chaises longues ; ils s'installent donc sur le pont. Ils ne disposent que d'un confort personnel très réduit. On est un peu surpris de voir qu'il s'agit de jeunes et jolies créoles accompagnées de quelques jeunes gens ; mais, la nuit venue, on a compris : les petites brunes disparaissent dans le ventre du navire et les garçons, eux, s'arrangent pour que tout se passe sans histoire ! Ce petit commerce, sur lequel tout le monde ferme les yeux, ne prend fin que lorsque le bateau a fini son tour dans la mer des Antilles et ramène à son point de départ cette jeunesse que l'on souhaiterait plus heureuse.

Quelques coups de sirène et ... nouveau départ ! Après avoir fait un crochet vers l'île de Sainte Lucie pour y débarquer une dame anglaise, le "Pérou" met le cap sur La Guayra port de mer du Vénézuéla. Nous abordons vers 6 heures et demie du matin et quelle ne fut pas ma surprise, au lever du jour, de voir des montagnes en face de moi. Je ne sais pas pourquoi je

m'attendais plutôt à voir un pays plat, sans grande végétation, tout au plus, quelques collines. Eh bien! non, c'était un peu comme si nous abordions à St-Gingolphe<sup>6</sup> !

Donc, la Guayra, petite ville de 8000 habitants, marque la fin de mon voyage sur mer. Cette ville est bâtie sur les alluvions marines, au pied de la montagne. Une magnifique route de 32 km la relie à Caracas qui est à 1000 m d'altitude.

Après les formalités d'usage, je serre la main de mes amis, passagers et employés du "Pérou" ; une certaine émotion s'empare de moi et je ne remarque pas tout de suite, en descendant l'escalier, que tout le monde rit et s'amuse à mes dépens. Oui ! à 10 degrés de l'équateur et par une chaleur de 35 °C, je fais mon entrée sur la côte vénézuélienne, une valise à la main et un gros manteau raglan sur le bras ! J'entends des jeunes gens qui, des ponts, me crient: "Mets ton manteau, tu vas t'enrhumer !"

Je n'avais pas prévu cette chaleur, je portais un complet trop cosu pour me promener sous cette latitude et je n'avais plus de place dans ma valise. Ma foi, c'était une expérience à faire...

J'accorde un dernier adieu au "Pérou" et nous voilà, canalisés vers une espèce d'officine où nous devons subir le contrôle de la Police, de la Santé et de la Douane. Ces messieurs s'inquiètent, avant tout, de savoir si nous avons sur nous une arme à feu ! Pour moi, tout se passe assez bien grâce aux différents papiers exigés, lors du départ, par le Consul vénézuélien en Suisse, soit: un certificat de santé, un certificat de vaccination, un extrait de naissance, un extrait du casier judiciaire, un curriculum vitae et le passeport avec visa, chaque pièce visée et signée par la Chancellerie de l'État de Vaud ! Enfin, je suis en ordre et libre dans ce pays en révolution.

---

6 Petit port suisse sur le lac Léman et adossé au massif du Mont-Blanc.

## De l'autre côté de la « gouille »

D'emblée cette petite ville me plaît et, toujours avec mon manteau sur le bras, je la visite en gros ; nous sommes en pleine Semaine Sainte et je mets sur le compte de la fête de Pâques la vie intense qui y règne. Un tram, très vieux jeu, traverse la place, des taxis, grand modèle, paraissent se promener dans les rues. Les indigènes, des blancs, des rouges et des noirs flânent ou discutent bruyamment aux terrasses des établissements. Mon premier souci est de me tenir à l'ombre ; aussi, j'avise un joli petit bar où je trouve une bienfaisante fraîcheur. Le garçon, propre et souriant, me propose une boisson que je trouve à mon goût. Presque à l'entrée, un pick-up égraine son jeu de disques dont les flonflons remplissent la rue. Un groupe de gosses, tous pieds nus, se resserre autour du gramophone électrique ; l'un d'eux tient à la main, suspendu par une ficelle, un long morceau de glace qu'il est probablement chargé de livrer quelque part en ville. Le petit commissionnaire est très absorbé par le fonctionnement de l'appareil et ses petits copains, eux, observent avec un vif plaisir les ficelles qui s'enfoncent à vue d'œil dans la glace fondante et... tout à coup, patatras ! Le bloc éclate en mille morceaux sur le trottoir. Les gosses, heureux de la farce et fous de joie, ricanent en dansant au rythme de la musique. Ils ont bien l'âme espagnole !

Les gens, ici, ont tous un air de fête. Ils paraissent très heureux et l'on se demande s'ils ne sont pas un peu tricheurs. Ils ne prononcent pas l'espagnol comme en Espagne, je dois bien tendre l'oreille pour les comprendre, c'est une question d'habitude. Au bout de quelques jours on s'y fait et on les écoute ensuite avec le même plaisir que l'on a à entendre un vrai Marseillais. C'est justement mon accent mi-français, mi-castillan qui a attiré l'attention d'un jeune homme espagnol qui se trouvait au zinc du bar. Il m'accoste et se présente ; il me raconte qu'il est arrivé au Vénézuéla il y a 6 mois et me donne quelques tuyaux sur les habitudes et coutumes du pays ainsi que quelques renseignements sur les hôtels et pensions de Caracas. Je m'aperçois qu'il est sincère et que je puis avoir confiance en lui. Il m'explique qu'il y a trois modes de transport différents pour atteindre la capitale et que le plus économique est l'auto-poste qui nous conduit pour 5 bolivars ( 5 francs suisses) alors que le voyage en taxi revient à 20 bolivars. Le prix dt train est légèrement inférieur à celui du taxi. Je me décide donc pour l'auto-poste. Il ne s'agit pas d'autocars officiels comme chez nous mais de grandes voitures ordinaires et privées qui rôdent dans les rues de la Guayra et dont le chauffeur crie au passage: Caracas... Caracas à 5 bolivars ! Dès qu'un client s'annonce on le "ramasse" et, quand la voiture est complète, on part pour la capitale.

Je quitte mon ami en le remerciant et je prends une de ces voitures bon marché. Cela me donne l'occasion de revoir la ville en passant plusieurs fois aux mêmes endroits. Je m'amuse à écouter les réflexions des gens qui m'accompagnent, mais ces arrêts et départs répétés réveillent en moi un soupçon de mal de mer.

Enfin, après ces quelques kilomètres parcourus en ville, nous commençons la grimpée jusqu'à 1000 mètres d'altitude. A quelques 200 mètres de la Guayra notre voiture stoppe et deux policiers sortent de leur poste ; ils nous demandent nos papiers. Les gens du pays n'en ont pas tous mais pour eux, en général, quelques explications suffisent. Je présente mon passeport et, au vu de mon nom qui leur paraît bizarre, ils me demandent comment je m'appelle ; je vois alors l'un d'eux écrire carrément: Jorjo Rufino, sur son carnet ! Et l'on passe.

La route monte insensiblement en lacets comme les nôtres en montagne ; elle est magnifique, asphaltée proprement, bordée de barrières faites de rails de chemin de fer scellés dans de solides blocs de béton. Elle a au moins 9 mètres de large.

Près d'un tournant particulièrement dangereux, sur un grand socle de pierre, on voit

une vieille voiture fracassée ; cela donne à réfléchir aux imprudents ! Sur les 32 kilomètres que nous parcourons pour atteindre la ville nous ne rencontrons aucune maison et très peu d'arbres. Nous croisons plusieurs voitures, toutes de grosses américaines. Leurs chauffeurs sont en général jeunes et très habiles. Nous faisons, en moyenne, du 80 kilomètres à l'heure. Nous parvenons donc assez vite à la capitale.

A l'entrée à Caracas, nous ne remarquons rien de bien spécial, les habitations sont petites et bien modestes, elles sont disposées en désordre et construites pour la plupart en moellons de terre recouverts de gypse. Une chose bizarre attire mon attention; en travers des rues, à la hauteur des toits, on voit comme des guirlandes plutôt laides, les unes plus tendues que les autres. Il s'agit de lignes électriques allant de maison en maison et comme elles sont faites de fils isolés abîmés par le temps, les semences des fleurs poussées par le vent, vont prendre racine dans l'isolation. Il n'est pas difficile d'imaginer ce que cela donne comme résultat... ! Plus on avance dans la ville, plus on oublie la première impression, les constructions sont un peu plus classiques ; bien entendu le style espagnol domine, quelques édifices sont même remarquables et ont leur histoire. Sur une belle place garnie de beaux arbres se trouve la statue équestre du fameux Bolivar, général vénéré de tous les Vénézuéliens.

Dans la ville une circulation vraiment spéciale m'étonne ; des voitures américaines dernier cri croisent des doubles coupés attelés, genre 1900. Ces derniers avertissent les piétons au moyen de clochettes au son très doux. On arrive enfin sur une grande place carrée, bien ombragée, qui me paraît être la plus vivante de la ville. En sortant de voiture, nous pouvons assister à une sérieuse bagarre entre quelques petits cireurs de bottes ; leur outillage vole de tous côtés et ils vont jusqu'à perdre, dans la mêlée, leur pantalon, seul vêtement qui protège leur petit corps marron.

Chacun des occupants de la voiture paie son dû et s'en va de son côté.

## NAYGUATA<sup>7</sup>, souvenirs

Quand on est vieux et qu'on a lâché le collier, on a tendance à raconter des histoires qui font parfois sourire les jeunes. On aime à remettre les vieux disques sur le plateau mais, comme je sais qu'il y a aussi de vieilles chansons qui plaisent à tout le monde, je me permets d'y aller de la mienne.

En 1929, j'ai vécu quelques dix mois dans un tout petit village d'Amérique du sud que j'aurais un certain plaisir à vous faire connaître : c'est Nayguata, au nord-est du Vénézuéla.

De La Guaira, pour l'atteindre, on se dirige vers l'est, c'est-à-dire dans la direction de Cumana. Comme ce village est situé au bord de la mer, on devrait pouvoir s'y rendre en bateau, mais aucun ne s'y arrête parce qu'il n'y a pas de port pour les recevoir. Une partie du parcours pourrait se faire en auto, en roulant au ralenti, mais à l'arrivée au relais où se trouve une réserve de mulets légers, mis là à la disposition d'une Compagnie qui construit une usine électrique dans la vallée, on doit former une caravane pour poursuivre vers le village, au pied de la montagne, entre la mer et la forêt vierge. On suit donc un minuscule sentier qui traverse d'abord une plaine plantée de bananiers, de manguiers, de cocotiers et de cannes à sucre.

Ce chemin rejoint ensuite la forêt magnifique. A l'ombre d'une végétation féérique, on grimpe en suivant la piste qui serpente au passage de chaque rivière. De temps à autre, une éclaircie dans le feuillage permet d'apercevoir la mer. Devant les pieds des mulets, des crabes effarés se sauvent au risque de se faire écraser. A mesure que l'on avance, toute une faune s'anime ; de beaux oiseaux s'envolent ; sans se presser, quelques serpents quittent les lieux ; un fourmilier, au vilain museau et à belle queue en panache, s'en va dédaigneux, laissant derrière lui une odeur qui incommode surtout nos montures. On a le sentiment de faire intrusion dans ce paradis terrestre. Plusieurs fois, le chemin monte et redescend, ce qui allonge sensiblement le parcours.

Parfois, on borde un rocher qui surplombe la mer et d'où l'on voit des vols de pélicans plongeant comme des flèches sur leurs victimes.

Du soleil, on retourne à l'ombre, ce qui est préférable à 10 degrés de l'équateur. A l'intérieur de la forêt, on ne se lasse pas de contempler les arbres immenses et magnifiques qui protègent de leurs rameaux une végétation variée et très dense.

Des lézards et des iguanes grimpent un peu partout ; de très beaux papillons aux vives couleurs paraissent, eux être les seuls à ne craindre personne. Enfin, nous sortons de ce tunnel de verdure et nous apercevons maintenant les premiers ranchos de Nayguata. Alors, le chemin devient plus large et plus régulier ; il côtoie la mer dont les rives sont bordées de cocotiers chargés de leurs noix toujours prêtes à se détacher. Celles qui jonchent le sol nous donnent à réfléchir ; elles pèsent environ deux kilos chacune et quelques-uns de ces arbres en portent plus d'une cinquantaine.

*Il y a des jardins pleins d'oranges,  
Et les vergers sont parsemés  
De fruits juteux et parfumés,  
De fruits mûrs aux saveurs étranges.*

*En mai dans les tranquilles soirs,  
Lorsque les frondaisons sont vertes,  
Quand les corolles sont ouvertes,*

---

7 L'orthographe usuelle est « Naiguata ».

*Les bosquets sont des encensoirs.*

*D.H.*

A notre droite, on longe une plantation de cannes à sucre.

De jeunes négresses, au corps d'athlète presque nu, circulent dans les rangées de ces plantes bien alignées ; elles s'occupent de ce que l'on pourrait appeler "les effeuilles". Ces jeunes femmes sont très gaies ; on a l'impression qu'elles prennent une revanche sur la vie très dure faite à leurs ancêtres, les esclaves. On remarque, avec satisfaction, que leur corps ne porte aucune cicatrice, aucune mutilation...

Chapeau bas à Bolivar !

Nous sommes encore au bord de la mer, près d'une hacienda qui sert un peu de port au village.

Nayguata est bâtie sur les alluvions d'un important torrent qui permet à une population disparate de vivre à l'aise sur ses rives. En effet, des Indiens, des Blancs et des Noirs vivent là, sans histoire, dans un endroit où la nature est particulièrement généreuse. Ils ont tous les mêmes droits, ils parlent tous la même langue. Ils peuvent pêcher et chasser librement avec, il est vrai, des moyens de fortune, toute arme à feu moderne leur étant interdite.

Dans le village, on ne s'occupe pas du contrôle des naissances, il n'y a aucun état-civil. Se marie qui veut et quand il le veut ; peu de jeunes filles arrivent à l'âge de 16 ans sans avoir eu un enfant, mais peu de femmes en ont plus de deux ou trois. Les enfants ne sont jamais abandonnés par leur mère qui en a parfois de différentes couleurs. Le mélange de ces trois races donne de très beaux sujets. Les indigènes pratiquent surtout la culture du maïs avec lequel ils font leur pain. La culture de la canne à sucre ainsi que la récolte du café et du cacao sont organisées et dirigées par des planteurs de Caracas. Les autres fruits tels que les bananes, les ananas, les mangues, les oranges etc., sont cueillis par les habitants pour leur propre besoin. Avec les moyens dont ils disposent, le gibier qu'ils peuvent atteindre est plutôt rare, il s'agit de quelques oiseaux et autres petits animaux qu'ils prennent au piège. Par contre, le poisson ne fait pas défaut et il en est de très bon. Ces gens élèvent aussi quelques poules, canards et même des porcs. Dans la contrée immédiate, il n'est pas encore question de sources de pétrole ni de mines quelconques.

Le village est divisé en deux parties bien distinctes : la partie inférieure, presque à la hauteur de la mer, habitée par les Blancs et quelques Indiens tandis que les Noirs occupent un petit plateau moins abrité, situé une cinquantaine de mètres plus haut. Tout le monde parle l'espagnol.

A part quelques rares maisons qui ressemblent un peu aux nôtres, le village se compose de ranchos ; baraques de bois et de terre battue couvertes de branches de palmiers. Elles n'ont qu'une porte et pas de fenêtres. A l'intérieur, il n'y a aucun confort, si ce n'est qu'un ou deux hamacs. Si quelqu'un tombe malade, on fait appel au guérisseur qui emploie des remèdes bizarres et si le malade meurt on l'enterre, sans autre, à une certaine distance de la localité.

Dans ce pays, les plus grands ennemis de l'homme sont les insectes et les serpents venimeux. Les fourmis envahissent les endroits habités et s'attaquent à toutes les matières qui leur conviennent. N'oublions pas que nous sommes à deux pas de la forêt vierge. Les animaux sauvages les plus grands, tels que le singe, les jaguars, les chats sauvages, etc., quittent les lieux lorsque l'homme s'y installe.

Quittons, nous aussi, le village et remontons la vallée. Nous suivons un chemin

carrossable presque parallèle au torrent. Nous sommes à nouveau dans la forêt. A gauche et à droite, la végétation est on ne peut plus dense ; il est impossible de sortir de cette voie sans user de la machette pour se frayer un passage. Trois kilomètres nous séparent de l'usine électrique construite au fond de la vallée par la compagnie dont j'ai parlé. C'est cette installation qui m'a valu un séjour dans ce pays. Elle comprend, dans la montagne, un grand bassin alimenté par un torrent, une tuyauterie calculée pour une chute de 650 mètres et une usine pour un groupe de 3500 ch<sup>8</sup>, plus 3 groupes de 1200 ch<sup>9</sup> chacun. Les turbines et les régulateurs sont de chez nous et la partie électrique, d'une maison belge. C'est la première usine convenable installée dans le pays. Une ligne de 50 000 volts transporte le courant à travers la forêt jusqu'à La Guayra.

Un fait bizarre : la compagnie en question avait d'abord prévu un seul groupe de 500 ch<sup>10</sup> pour alimenter une fabrique de glace à la Guayra et elle a eu la bonne aubaine de consulter un ingénieur nord-américain avant de prendre une décision. Ce dernier leur proposa une installation beaucoup plus importante, le débit d'eau disponible étant largement suffisant et stable. Aussi, la Compagnie abandonna-t-elle la fabrication de la glace pour ne vendre que du courant électrique qui faisait alors défaut dans la contrée.

Lorsque le premier groupe fut prêt, et que les fortes lampes fixées à chaque angle de l'usine illuminent la place, une véritable révolution se déclencha dans la forêt. La lumière attira des milliers d'insectes qui se mirent à tourbillonner, jusqu'à l'épuisement autour des grosses lampes. Alléchés par un gibier aussi abondant que facile, des oiseaux de nuit, des chauves-souris de grande envergure, toutes sortes de lézards et de gros crapauds s'amenèrent en cet endroit si généreux. Mais le pire, c'est que cette faune attira, à son tour, une multitude d'autres animaux plus grands et plus dangereux qui s'attaquèrent également aux poules, aux chiens et aux chats des habitants, ce qui obligea tout le monde à s'organiser pour lutter contre de nouveaux dangers. Les animaux domestiques, eux-mêmes, changèrent leurs habitudes. Les poules qui, jusque-là, juchaient n'importe où, à un mètre de hauteur, se mirent à voler sur le toit du rancho où nous mangions ; ce toit étant couvert de branches et de feuilles de palmiers, les bestioles et la poussière qui s'y trouvaient tombaient dans nos assiettes ; nous dûmes changer l'heure du repas du soir qui correspondait avec le coucher des poules. Au début du montage, je logeais et mangeais au village, dans une hacienda appartenant à l'un des actionnaires de la Compagnie. Le local mis à ma disposition n'avait qu'une porte et point de fenêtre ; je m'éclairais d'une bougie. Mon lit, complètement métallique, était heureusement relativement confortable. Un petit nègre de 12 ans me portait les repas dans une cantinière à trois étages. Elle contenait en général du riz, du poisson, des bananes cuites, du pain de maïs et quelquefois de la soupe de poisson. Je mangeais sur une table adossée au mur de la pièce. A l'heure du repas du soir, il faisait nuit à l'extérieur ; il s'agissait alors de n'ouvrir la porte qu'un très court instant afin d'éviter que des insectes attirés par la lumière de la bougie ne viennent se brûler les ailes et tombent dans mon souper. Souvent des fourmis volantes subissaient ce triste sort et finissaient leur voyage dans mon assiette.

Plus tard, je logeai dans une maison mieux construite, non loin de l'usine. Un petit ruisseau paresseux séparait ce bâtiment de ma pension qui, elle, était vraiment couleur locale. Un rancho qui ne comptait que deux pièces ; une cuisine et une chambre à manger qui servait aussi de chambre à coucher à la patronne et à son mari. Un grand rideau de toile écrue cachait les secrets de la maison. La cuisine consistait en une petite pièce carrée ; une porte donnait à l'extérieur, l'autre à la "salle à manger". Une jeune négresse de 23 ans y préparait d'assez bons repas sur un foyer composé d'une grande pierre plate déposée sur quatre piquets plantés en

---

8 C'est-à-dire 2576 kW

9 C'est-à-dire 883 kW

10 C'est-à-dire 368 kW

terre. Quelques instruments de cuisine, pour le moins hétéroclites.

On ne peut pas, comme chez nous, se coucher dans l'herbe, ni s'asseoir sur un banc à l'extérieur sans être assailli par une multitude d'insectes désagréables. De l'araignée géante aux petits poux nommés "niguas" vivant dans les endroits négligés, en passant par les fourmis, les scarabées et toutes sortes de mouches dangereuses, ces bestioles ne tardent pas à nous rendre visite.

Les poux en question, pour ne parler que d'eux, sont de petits parasites qui s'attaquent surtout aux pieds nus des enfants ; ils déposent dans la peau, de préférence autour des ongles des œufs minuscules qui se développent en se nourrissant de l'épiderme. On ne s'en aperçoit que trop tard par une démangeaison insupportable qui prouve que l'insecte est formé et prêt à se détacher de la peau en y laissant une petite plaie.

Par contre, il est des insectes inoffensifs qui nous étonnent par leur beauté et leurs couleurs. Je veux parler des chenilles et des papillons. Il est, par exemple, une sorte de chenille noire et orange, portant sur le dos deux rangées de cornes en forme de bois de cerf, parfaitement alignées et d'un vert très vif.

Dans ce pays, la nature n'a jamais fini de nous surprendre.

Enfin, retournons au village, puisqu'il s'agit de lui. Nous reprenons le chemin qui traverse la forêt ; il a été tracé spécialement pour relier l'usine au petit port de fortune construit au bord de la mer. En sortant du bois, nous passons sous une voûte faite de grands bambous qui se penchent et se croisent à quelque dix mètres au-dessus du chemin. On se croirait dans une belle cathédrale de style gothique, dont les vitraux seraient inondés de soleil. En prêtant l'oreille, on entend une multitude de bruits divers : cris et sifflets des oiseaux, bruits de crécelle produits par le frottement des bois de bambous agités par le vent, pétard de certains fruits secs qui éclatent pour libérer les semences qu'ils contiennent, cris de quelques animaux timides qui se tiennent à l'écart de la "salle de concert". Nous devons encore traverser un torrent sans pont avant d'arriver sur le petit plateau où vivent les noirs. Je l'ai dit, leurs maisons sont petites et laides, ce ne sont ni des cases ni des ranchos. Quelques-unes sont recouvertes de chaume ou de tôle ondulée. Dans ces habitations, qui ne comptent souvent qu'une seule pièce, une seule porte et jamais de fenêtres, vivent gens, chiens, chats, chèvres et quelques petits animaux sauvages apprivoisés.

Cependant, cette partie du village se trouve relevée par la présence de l'église, bâtie sur une place relativement vaste et bien située d'où l'on a une vue splendide sur la côte et l'océan. De là, par un sentier assez raide, on atteint l'autre partie plus importante, habitée par des blancs et quelques indiens jouissant d'un plus grand confort. Là, se trouve l'école, car il y a une école à Nayguata. C'est une grande case de terre battue comprenant une seule pièce presque entièrement occupée par des bancs grossièrement construits.

Je n'oublierai jamais la vision que m'a procuré ma première visite dans cette unique classe, tenue par une institutrice bossue mais très intelligente. Presque tous les enfants de huit à quatorze ans étaient là, joyeux et contents, soumis à une discipline très douce. Tous ces grands yeux sombres et ces belles dents blanches, ces minois sains de toutes teintes, prouvaient que plus on vit près de la nature, plus on peut être heureux. Ces enfants apprenaient surtout à lire et un peu à calculer ; la jeune femme qui s'en occupait leur enseignait, le plus gentiment du monde, tout ce qu'il leur était utile de connaître. C'était en quelque sorte un rendez-vous, où les gosses avaient plaisir à se retrouver pour s'instruire.

Dans le village, tous ces petits formaient comme une communauté ; ils n'avaient en somme que leur mère et l'institutrice pour s'occuper d'eux. Il aurait été bien difficile de découvrir le père de chacun d'eux ; autrement dit, les enfants appartiennent à leur mère. Il

n'est pas rare de rencontrer dans la rue une maman de 16 ans portant son enfant dans les bras. C'est pourquoi, il n'y a pas d'enfant de plus de 14 ans sur les bancs de l'école. La femme surtout entre très jeune dans le tourbillon de la vie et personne ne s'en affecte. On pense à Racine qui a dit: "En amour, c'est souvent la loi qui crée le crime".

Les hommes, eux, s'occupent de pêche et de chasse, ils travaillent dans les plantations de cannes à sucre, au séchage, au trillage du café et du cacao récoltés par des femmes noires. Pour ceux qui aiment la terre, il y a la culture du maïs qui est la nourriture principale dans le pays ; seulement, le propriétaire de cette contrée ne leur accorde le terrain qu'à la condition qu'ils le défrichent eux-mêmes. Il s'agit alors d'abattre les arbres, d'arracher tous les buissons et d'y mettre le feu, d'enlever les grosses pierres, d'aplanir le sol et enfin d'y semer le maïs. Pendant les cinq premières années, ils peuvent disposer de toute la récolte de maïs, passé ce laps de temps, le terrain revient entièrement au profit du propriétaire. Les habitants peuvent alors continuer à le cultiver en recevant, comme salaire, le maïs nécessaire à leur entretien. A part cela, les villageois peuvent disposer, sans argent et sans histoire, de tous les fruits qui se trouvent naturellement dans la forêt : bananes, oranges, ananas, mangues, avocats, noix etc. Personne n'a l'idée d'accaparer toutes ces bonnes choses. Le troc aide à répartir les vivres entre tous.

Leurs divertissements sont les combats de coqs et le jeu de la pelote.

Leur religion est un mélange de catholicisme et de paganisme, qu'aucune église n'a encore réussi à purifier. Il est certains jours de fête où des Noirs dansent pendant des heures dans un accoutrement impossible, cachés sous des masques hideux. Ces danses ont un caractère religieux. Hantés par le remords d'une faute grave, leur conscience les pousse à expier leur péché en rôdant et dansant dans le village, accompagnés d'un tambourinaire qui marque le rythme ; personne n'oserait se moquer d'eux.

Les Indiens, eux, se sont plus vite assimilés aux coutumes apportées par les Espagnols. Ils sont en général de bons artisans et de bons chasseurs. Ils s'entendent assez bien avec les Noirs ; beaucoup d'enfants sont nés de leur union, ceux-ci sont en général beaux et tout frisés. Comme les enfants faibles de naissance ou anormaux manquent de soins sérieux, ils meurent très tôt et de ce fait l'individu s'améliore à chaque génération.

A chaque révolution, des patrouilles de soldats viennent faire un triage, parmi les habitants les plus "costauds" pour augmenter les rangs de l'armée. Aussi, les responsables de la bonne marche du chantier de l'usine électrique ont eu soin de dissimuler leur personnel en organisant une sorte de kermesse, dans un endroit inconnu de la patrouille ; c'était merveilleux et cela a fort bien réussi.

A la saison des pluies, lorsque c'est l'été chez nous, l'air devient saturé d'eau parce qu'il pleut jour et nuit, sans arrêt. Tous les habits sont imbibés d'eau, les chapeaux moisissent, les enveloppes se collent, certains insectes rentrent dans les habitations, le temps est malsain et on a hâte d'en voir la fin.

Lorsque le soleil revient, plus fort et plus beau que jamais, la nature reprend la vie et c'est huit mois de beau temps qui viennent nous faire oublier ces jours désagréables.

C'est par ce temps radieux que, ma mission terminée, j'ai quitté ce pays et ses gens non sans regretter bien des choses auxquelles, hélas, je m'étais déjà attaché.